

ABONDER

© Antoine Dufeu
2008

Ultimatum

Je veux à présent dialoguer
avec le monde
 d'aujourd'hui
 et d'hier
d'une place qu'on appelle
 France, Europe, Terre,
de l'histoire ^{encore à venir} d'un monde
 infini
 auquel
nous appartenons tous malgré nous.

Je veux à présent discuter
avec le monde entier
 d'aujourd'hui
 et demain
de l'histoire d'une humanité
que je ne conçois
 ni en voie de démembrement
 ni en voie d'extinction.

Je veux à présent discuter
avec toutes et tous
d'une époque
sans équivalent
nous permettant enfin
de vivre les bonheurs humains.

Nous, habitants du monde et des mondes

vivons dans l'infini et l'abondance,
sûrs de la nécessité de notre virtuelle contingence.

Toi comme moi,
vous comme nous,
c o n s t i t u o n s
une humanité
à l'aube d'un nouvel élan
à édifier
patiemment ou impatiemment.

... J'arrive, j'accours, je vole
même si j'avais besoin de prendre
tout ce temps.
Je ne pouvais pas
aller plus vite.

Et puis, nous étions tous isolés,
rigoureusement dressés
les uns contres les autres...

*Mais qui parle ?
Et qui est Arthur Gonzalès-Ojeh ?
Quelle est son h/i/s/t/o/i/r/e ?*

*Arthur Gonzalès-Ojeh marche dans la rue,
seul.
Voici Paris, voilà le 20 décembre 2007.*

*Arthur Gonzalès-Ojeh est un être de genre
masculin
nonobstant l'histoire
de ses sexualités.*

*Arthur Gonzalès-Ojeh marche et réfléchit,
légèrement ruminant,
largement ruminé.*

*Au fond de lui,
sans cesser,
il perçoit un bonheur qu'il imagine sien*

plus
commun à toutes et à tous.

J'avoue, accepte, reconnais ou concède
l'enchaînement irrémédiable et terriblement violent
de mes échecs et de mes triomphes
sans lieu aucun sans histoire commune.
Je vois tout en grand,
symptôme pathétique
de mon agitation malade.

Pour dire juste et vrai,
je n'en peux plus
 depuis
des mois, des siècles, des années ;
j'estime parfois m'être
 systématiquement surestimé,
 en tout cas fourvoyé,
 très certainement sous-estimé.
 Putains de doutes...
J'entends et écoute cent mille sornettes ;
 le plus souvent j'acquiesce,
 parce que j'en profère aussi,
 vil serf de mon désarroi,
et vois autant de tiers regards
 chercher en plus mon assentiment.
 Celui-là,
 toujours,
 je le refuse.

Si j'étais fort,
fort et aussi puissant
que le monde tel qu'il me semble exister,

je tiendrais ;
je tiendrais bec et ongles,
table et chaises,
je m'accrocherais :
je n'aurais même pas rêvé
m'organiser, choisir et décider.
J'aurais entendu/vu/vécu
et me serais contenté
de vivre/entendre/voir.
Aucun doute là-dessus.
Seul je suis comme
face à un paysage ;
seul je ne puis pas
tout ce que je désire vivre
dans la joie et la bonne humeur :
une vie humaine épanouie
qu'il me revient de cesser
si bon me semble.

Je n'en peux plus.

Je n'en peux plus
d'exister sans vivre
comme un vulgaire objet.
Je n'en peux plus car
mes actions et mes gestes,
nos actions et nos gestes
se cantonnent presque
entièrement et négativement
à une alternative ou une alternance
^{entre} consommation de plus-value
^{et} production de plus-value
extorquée d'avance,
stockées dans un temple vide.
L'apparente infinie distance entre elles
par battage publicitaire interposé,

entérine l'impossible disparition
des extrêmes misères,
 envahissantes et oppressantes ;
causes de 1 000 maux
 et de 1 000 milliards de violences quotidiennes.

Je n'en peux plus mais
peut-être
la première révolution mondiale
se prépare-t-elle
entre l'ombre d'un doute et
la vision d'un hybride capital ?

Je n'en peux plus mais
peut-être
la première révolution mondiale
se prépare-t-elle
sans crier gare,
sans affolement,
sans fureur.

L'espérer aurait dû
structurer et orienter une force,
élément de notre puissance,
à partir de laquelle
constituer nos moyens de lutte
pour soutenir nos efforts communs.
En réalité ? Rien de cela.
Et pour cause...
Les gens, les autres, ils s'en foutent...
 du monde !
Alors nous aussi !
 Et moi aussi...
je ne m'occupe
que de ce qui m'appartient
en propre,
 en bien bien propre
 à en crever ma vie durant,

nuits et jours sans projet
singulier et commun.

Le refrain est archiconnu :
les gens s'enfoutent,
tout le monde le dit
à force de jugements moraux
sans pensée.

Cela pousse, cela force et on s'écrase
physiquement puis en esprit.
Nous avons beau alors lutter :
en vain, vain et vaincus,
cloués au pilori
des gens partout en guerre concurrentielle.

Tels les développeurs
de cette idéologie-là,
j'aurais aimé vivre
aujourd'hui ou hier,
aujourd'hui ou demain,
ici ou ailleurs,
ici et ailleurs,
bref jamais et nulle part
tant que je me verrais
accaparé par les sous de la
paix sociale
paix familiale
paix matrimoniale,
paix de repus
détournés de leurs puissances.

Du coup, j'attribue, doute et crois.
Et moi aussi je m'occupe et j'accumule.

Ah ! ça pour accumuler, j'accumule
me gave ou expédie
pourvu de ne pas penser.
Toujours plus ! et toujours prêt
à accumuler encore :
tel est mon portrait brossé et craché.

J'accumule en prenant sur moi.
J'accumule en me représentant fort
 au-dessus des lois,
 des habitudes et
des mœurs.
J'accumule et constate
mes semblables en faire autant.
 Nous vivons dans un même monde.

J'accumule
 jusqu'à la colère,
 jusqu'à l'éclatement de la rage,
 en leitmotiv
 de thèses et antithèses
 usées jusqu'à l'os :
 imaginations prémâchées ;
 jusqu'à déclaration de guerres intestines ;
 jusqu'à guerroyer mes propres peurs sans les penser,
dettes et questions laissées en suspens et renoncements.

Comme je me sens vivre
 malgré tout...
Et comme je me sens survivre
 lorsque je ne vis plus...

J'accumule
 biens et retards,
 droits de propriétés sur la richesse sociale
 ou parts au capital de sociétés anonymes ;
je rêve de marcher,
de ne plus m'arrêter de marcher
 sans plus jamais m'arrêter pour mâter
 mes têtes de mule
 les accidents de quartier
 les crève-la-faim africains
 montrés
 à la TV

– sur des écrans,
répétition des mêmes images
de désolation et de haine –

touchés
par la lorgnette des ONG
maintenus
dans la servitude et la dépendance
par nous
ignobles traîtres à notre propre autonomie,
celle des gens et des peuples
libres.

Alors je souffre
et pour éviter de souffrir je me crève
comme si j'avais
un jour
décidé de souffrir ou de me crever
et de continuer ainsi
jusqu'à la fin de ma vie.
Désespérant de jours meilleurs
je défie quiconque
en ce monde
de démontrer
que ma vie actuelle
me rend heureux.

Oui, je le déclare :
le monde d'aujourd'hui
fait de moi un être humain essentiellement malheureux.
Je ne suis pas seul dans cette condition-là.
Parvenir encore à douter du malaise généré
quelque part en mon coesprit divisé,
sans doute aveuglé par l'ampleur
de notre histoire,
celle de l'humanité,
constitue l'un des indices des multiples manifestations
d'une solitude intempestive.
J'ai beau envisager les moyens,

pour tous ceux qui le souhaiteraient,
de continuer la lutte,
de changer notre monde,
de passer ce cap ardu,
évidemment rien n'advient
de mes prières réformées.
Il nous faut changer d'ère
en procédant à partir du monde
tel qu'il existe.

*Arthur Gonzalès-Ojeh, découragé,
péniblement sorti du travail,
va marcher
pour oublier ce soir encore
ce qu'il lui devient impossible
d'effacer de la surface même
de sa vie.*

Il nous fallait décidément
accumuler et consommer.
 Accumuler et consommer,
sans plus attendre,
tout tout de suite en procession et additions de riens,
sans rien attendre :
 lit plein watt de déprimés.
Il nous fallait tout, tout de suite,
parce que le tout avait étendu
son empirie aux comptes
de multiples rarement intrépides,
 guettés au tournant,
puisque nous ne comptions que
sur les êtres humains
alors que nous aurions pu développer
capacités et structures
en embrassant nos affects,
 merveilleux comme affreux.
Il nous fallait accumuler et consommer,
accumuler pour consommer
et consommer pour accumuler,
jouissances à couteaux tirés et triés :
 draps déchirés avant même d'être couverts de sang.

Je pensais :
ma liberté morale
brise et continue de briser
les déterminismes sociaux,
 les déterminismes sexuels,
puis j'en doutais
 trop régulièrement,
incapable de lever une armée
de sentiments sûrs
 de leur nouveauté et de leur radicalité.

Tout se vendait et s'échangeait
 de plus en plus,
 de pire en pire.
La moindre découverte,
le moindre besoin fondamental :
un tarif *and Co.*
 pour des termes de l'échange
 régulateurs de besoins
 la plupart du temps vitaux.
 La gratuité même
 avait un prix
 au lieu d'un coût ;
 le bénévolat commençait
 à être valorisé
 dans les comptes de résultat
 et les budgets
 des associations de bénévoles subventionnées...

Je ne voyais qu'une seule issue,
en leitmotiv sans têtes coupées :
égalité économique
sans plus attendre.

[E G A L I T E E C O N O M I Q U E]

Egalité économique pour
donner un sens à
l'égalité politique
battue en brèche
par un capitalisme débonnaire

aux forces démultipliées.

*Seulement voilà...
comme souvent, ^{ce soir-là}, les pensées d'Arthur Gonzalès-Ojeh furent
stoppées net
par les sirènes hurlantes de voitures de police.
Attention ! attention ! Rififi dans une avenue de Paris
pour un quelconque transfert de fonds
sinon d'un prisonnier encadré d'encagoulés
jusqu'à la gueule
et parqué dans moins d'un mètre-cube.
Oui, aujourd'hui, cela est permis.*

*Et demain ?
Demain matin, il s'agira de retrouver ce monde
en l'état.*